

Un roman au collège : [suite]

Autor(en): **Laurent, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 43

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sa catsetta. Quand don lo menistrè lâi demandà oquiè po la coletta, lâi baillà on franc.

— Ein vo remacheint, lâi fâ lo menistrè, èbâyi que ne baillâi pas mé et que ne put pas s'eimpatsi dè lâi derè : Ye vigno dè tsi voutro valet que m'a bailli onna pice dè cinq francs.

— Eh ! repond lo vilhio Bétse, mon valet pâo bin vo bailli cein, kâ l'a on père qu'est prâo retso, tandi que mè ne su qu'on pourro orphelin dè père et dè mère.

Au bord de la mer sans la voir.

Un habitant de Nice raconte qu'il a fait récemment un voyage à Boulogne sans pouvoir réussir de voir la mer. Par une chance curieuse, chaque fois qu'il s'est rendu sur le rivage, il n'a trouvé que du sable ; la mer s'était retirée.

Dans sa déconvenue, et furieux contre l'Océan, il exprime ainsi ses préférences pour la Méditerranée qui, on le sait, n'a pas de marée.

« Plus je pense à leur Océan, dit-il, plus j'aime la Méditerranée si bleue, jaunissant seulement dans les ports. Et ceux-ci sont toujours pleins d'eau ; on n'y voit pas ces bêtes de marées, qui tantôt vous couvrent la tête, tantôt vous viennent à la cheville, obligeant les baigneurs à trimbaler sur la plage leurs indicateurs pour étudier les faits et gestes de la mer. Il y a les heures de bain comme il y a les heures de train ; si vous arrivez dix minutes en retard, le bain est manqué, la mer est partie, et si vous êtes en avance, il faut attendre que l'eau entre en gare.

Non, tous les Océans du monde ne valent pas un verre de notre Méditerranée. Pour peu que cela continue, je m'en irai d'ici sans avoir vu la mer ; quand je dis sans l'avoir vue, j'exagère ; il est certain qu'avec une bonne lorgnette marine, on peut encore la distinguer, tout au loin à l'horizon, comme de Nice on aperçoit, par les temps clairs, les côtes de Corse ; mais, pour la toucher, c'est une autre affaire, à moins qu'on ne se soit occupé toute sa vie de l'étude très compliquée des marées.

Un matin, sur la plage, je questionnai un vieux marin : « Et la mer, mon ami ? — Pas encore arrivée, monsieur ; nous l'attendons d'un moment à l'autre. » Après déjeuner, je redescendis : mon vieux marin était encore là, comme un vieux marin qui n'a pas grand'chose à faire : « Eh bien, lui dis-je encore, et la mer ? — Elle vient de repartir, me répondit-il tranquillement. » Et il ajouta sur un ton narquois : « Elle reviendra demain à 2 heures. » A quoi je répondis sur le même ton : « Vous lui direz bien des choses de ma part. »

UN ROMAN AU COLLEGE

VIII

Au bout du mois, nous apprîmes que les parents de Martin retiraient leur fils du collège ; dans le même temps, le pion fut remplacé par un autre dont la barbe rouge et les yeux féroces eussent suffi à calmer les plus intrépides. L'animal avait en outre le sommeil si léger qu'on ne pouvait, en pleine nuit, se retourner sous ses

couvertures ni même se moucher sans attirer son attention et subir une formidable avalanche de punitions ; nous vécûmes le reste de l'année sous le régime de la terreur.

M. Pichard m'avait fait appeler dans son cabinet pour me demander des détails sur les relations de Martin avec Célestine. Il me menaçait, si je ne lui disais la vérité, de me chasser immédiatement, en me déclarant, d'un ton froid et implacable, que cette mesure aurait pour conséquence de me faire perdre mon avenir.

Je lui répondis d'une voix triste et douce :

— Nos professeurs ne nous ont pas enseigné que Py-lade ait jamais trahi Oreste.

Le principal ne put réprimer un sourire.

— Allez, dit-il, en reprenant son air grave, je réfléchirai sur ce que je dois faire de vous.

Il n'y eut de chassé que le pauvre Martin ; car, en apprenant que ses parents le retireraient, nous comprîmes tous ce que cela voulait dire, bien que je fusse le seul à connaître le motif de son expulsion.

L'année suivante, mes parents me mirent dans un collège de création nouvelle qui venait d'être installé dans la petite ville qu'ils habitaient.

On dit avec raison que les souvenirs de l'adolescence sont impérissables : les années passées sur les bancs de l'étude et dans les cours de récréation conservent un charme que n'altèrent jamais, plus tard, ni les joies de l'existence ni ses longues tribulations.

Une dizaine d'années après les graves événements que je viens de raconter, ayant marché, trotté, voyagé à travers le monde, j'eus le désir de revoir mon pays natal. Je n'eus garde d'oublier la ville où j'avais fait la plus grande partie de mes études. Ma première visite fut pour mon vieux collègue ; j'y entrai avec une émotion incroyable. M. Pichard et presque tous nos vieux professeurs avaient été changés, mais je retrouvai le concierge, toujours le même avec ses joues roses et ses moustaches grisonnantes.

— Bonjour, lui dis-je sans me déclarer.

— Tiens ! monsieur Legrand, fit-il en me reconnaissant du premier coup.

Aussi ravi que si j'eusse été retrouvé par une ancienne maîtresse, je lui demandai des nouvelles de tous les vieux camarades. Il en voyait revenir comme moi de temps à autre qui s'informaient aussi des anciens. L'un s'était fait armateur ; l'autre avait pris la direction de la maison de commerce fondée par son père ; celui-ci était avocat ; celui-là cherchait à se faire nommer député ; un autre était en passe de devenir colonel.

— Et Martin, lui dis-je, quand il eut satisfait en grande partie ma curiosité, qu'est-il devenu ?

— M. Martin ? il est établi ici ; il tient une grande fabrique d'instruments pour la physique.

— Tiens ! cela devait être, dis-je en riant ; il faudra que j'aie le voir.

Le concierge me donna son adresse.

Lorsque j'eus exploré, avec autant de curiosité que de plaisir, les divers endroits qui avaient été témoins de nos anciens exploits, revu mon nom incrusté au milieu de mon pupitre et les trous des pitons où passait la ficelle des télégraphes inventés par Martin, je pris la direction de sa fabrique.

Je l'aperçus, debout sur le seuil de la porte de ses bureaux qui donnaient sur la rue, le nez au vent, avec un certain air d'importance.

En me voyant approcher, il me dévisagea un instant.

— C'est toi, Legrand ? fit-il d'un ton calme et naturel, comme si je ne l'avais quitté que de la veille. Te voilà donc par ici ?

Nous échangeâmes une franche poignée de main.

— Entre, continua-t-il, tu vas déjeuner avec nous. Je vais te présenter à Célestine.

— Célestine ! m'exclamai-je ; tu l'as donc épousée ?

— Mais certainement. J'ai trouvé moyen de la voir quelque temps après avoir été flanqué à la porte du bahut, nous échangeâmes des promesses définitives et voilà cinq ans que je suis marié ; je suis père de deux jolis enfants.

Je trouvai Mme Martin aussi agréable de physionomie qu'elle l'était dix ans auparavant, le regard limpide et séduisant quoique toujours naïf. Zéphirin, devenu un beau et gai jeune homme de dix neuf ans, était resté dans la famille.

Au dessert, une familiarité joviale s'était établie autour de la table.

— C'est lui, dit Zéphirin à sa sœur, en riant avec malice, qui faisait les brouillons des lettres que t'adressait Martin.

Celui-ci parut un peu contrarié de la révélation... Mme Martin rougit avec surprise et confusion.

— J'arrangeais les phrases, c'est vrai, mais, répliquai-je, pour pallier l'imprudence de Zéphirin, c'est votre mari qui fournissait les idées.

Un aimable regard de Célestine fut la récompense de ma modestie ; je compris qu'elle était aussi tendre épouse et bonne mère de famille qu'elle avait été jeune fille confiante et même imprudente et que les incidents romanesques auxquels j'avais contribué seraient, en tous cas, dans la vie des deux époux, une source inépuisable de souvenirs et un gage de longue félicité.

Ch. LAURENT.

Réponses et questions.

Les mots du triangle, qui a sur l'hypoténuse : *Lausanne*, nous ont été donnés par 85 abonnés, dont il ne nous est pas possible de publier tous les noms. — Le tirage au sort a donné la prime à M. J. Rey, cafetier, 22, route de Carouge, Plainpalais, Genève.

Question à résoudre.

Trois Anglais, accompagnés de trois Indiens qu'ils ont pris comme guides, font une excursion. Les Anglais ayant peu de confiance en leurs guides, font ensorte de ne jamais se trouver, même un seul instant, en nombre inférieur à eux, sachant d'avance que leur vie serait en danger si les Indiens étaient en majorité. Arrivés au bord d'une rivière large et profonde, qu'il s'agit de passer, ils n'ont pour le faire qu'un petit bateau qui ne peut contenir que deux personnes. On demande comment le passage de la rivière devra s'effectuer pour qu'il n'y ait jamais, soit d'un côté, soit de l'autre, plus d'Indiens que d'Anglais. — *Prime* : 100 cartes de visite.

Recette. — *Galettes flamandes.* Mêlez dans une terrine autant de farine que de sucre en poudre ; ajoutez, par livre, trois blancs d'œufs, un œuf entier, une bonne cuillerée d'eau-de-vie. Lorsque le mélange est parfaitement opéré, étalez sur une plaque beurrée, saupoudrée de farine, et faites cuire au four.

Les conférences de M. E. Rod, professeur à l'Université de Genève, sur la poésie contemporaine en France, auront lieu les 25 octobre, 1, 8 et 15 novembre, à 5 heures du soir, salle des concerts du Casino. La première a pour sujet : *Leconte de Lisle et les Impassibles* ; la 2^{me}, *Sully Prudhomme et son école* ; la 3^{me}, *Jean Richepin et les derniers romantiques* ; la 4^{me}, *Paul Verlaine et la jeune*

école. Ces noms permettront au conférencier de passer en revue les diverses écoles poétiques du moment. Il suffit de rappeler tout l'attrait et le légitime succès des causeries que M. Rod a inaugurées ici l'an dernier, pour ne point douter qu'un auditoire aussi nombreux que sympathique lui est assuré.

Boutades.

On nous raconte qu'un des messieurs Vautier, de Grandson, faisant un service militaire, offrit un jour quelques 4/3 légers à des camarades, en compagnie desquels il prenait une chope. L'un d'eux alluma, puis, lançant au vent quelques bouffées, il dit :

— Y sont bien bons, mossieu Vautier... Faites-vous aussi des *Ermating* ?...

— Adieu, chère amie, est-ce que ton mari est appelé au prochain rassemblement militaire ?

— Oh ! moi, je n'ai jamais de chance !

Un duel va avoir lieu. Sur le terrain, l'offensé, un homme maigre et long, se trouve en face d'un adversaire doué d'un embonpoint énorme. A la vue de pareilles disproportions, les témoins estiment que la partie n'est pas égale, vu les avantages de l'homme maigre. « C'est vrai, répond celui-ci, mon adversaire, gros comme il l'est, me donne trop de facilité ; aussi, je veux être juste, je demande qu'il soit tracé sur sa personne deux lignes indiquant la largeur de la mienne, et que tous les coups qui seront en dehors de l'espace marqué ne comptent pas. »

Propos de café :

— Vous n'avez jamais eu peur dans votre vie ?

— Une seule fois, un jour que j'ai failli me marier.

Concert Senkrah. — Nous ne sommes pas compétent pour juger d'une manière essentiellement artistique le talent de la jeune et célèbre violoniste. Nous n'analyserons pas en termes scientifiques tout le brillant de son jeu, la manière admirable dont elle phrase, tout ce qu'il y a de sentiment, de délicatesse et de sûreté dans l'interprétation ; nous laissons cela aux savants dans cet art. Nous nous bornons à dire que nous n'avons jamais vu une salle plus enthousiasmée, que nous n'avons jamais entendu tirer d'un instrument des notes plus belles, plus pures, et que jamais enfin, un violoniste ne nous a pareillement enchanté. — Les mains nous brûlent encore.

L. MONNET.

FAVEY ET GROGNOUZ, à l'Exposition universelle de 1878. — **Course à Fribourg et à Berne**, pendant le Tir fédéral. *Quatrième édition*, augmentée de : **Une entrevue avec Favéy et Grognoz à Val-lorbes.** — La Mappemonde qui penche. — L'histoire de Guyaume Tè. — La Bataille de St-Dzâquié. — On vofadz ein tsemin de fai. — Lo Corbé et lo Renâ. — Anecdotes. — Illustrés de 20 jolies vignettes par E. DÉVERIN. — En vente au bureau du *Conteur vaudois* et chez les principaux libraires. — Prix : 2 francs.